

Michel Marc Bouchard
À propos de Lilies, de John Greyson

Élie Castiel

Numéro 186, septembre–octobre 1996

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/49443ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (imprimé)

1923-5100 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce document

Castiel, É. (1996). Michel Marc Bouchard : à propos de Lilies, de John Greyson. *Séquences*, (186), 28–28.

rale du lieu de confession (voir les images où Mgr. Bilodeau tente de défoncer la porte du confessionnal où on le retient captif). Ceci permet au réalisateur d'investir le film d'une belle dimension humaniste en plaidant un appel à la tolérance. L'approche de Greyson privilégie donc une émotion plus palpable que celle choisie par Lepage. Les plus beaux et les plus forts moments de *Lilies* sont sans contredit ceux où le repère temporel se révèle le plus indiscernable, comme dans la scène des retrouvailles entre Simon et Vallier, le soir de l'anniversaire de celui-ci.

Greyson installe d'emblée une tension érotique puissante et tangible, filmant Vallier, nu dans une baignoire, devant Simon, troublé par

l'abandon et la vulnérabilité de son compagnon. Après un moment rempli de regards, de silences et de replis défensifs (sorte de nouvelle période d'approvisionnement pour les amoureux), on assiste à une accolade libératrice et *célébratoire*. Simon rejoint Vallier dans la baignoire, et ils s'embrasent longuement, dans un enchaînement d'images sur fond de transitions spatiales. On voit le lac, la forêt et les feuilles mortes littéralement envahir l'espace de la prison tout en se l'annexant, dans un magnifique et prenant élan de lyrisme et de poésie. Greyson situe alors le lien entre les jeunes hommes hors du temps et de l'espace, conférant à leur amour la transcendance de l'universalité.

Bien sûr, une réalisation lyrique ne peut susciter à elle seule une grande émotion. À ce titre, il faut souligner la très bonne direction de fort talentueux acteurs. Matthew Ferguson, que l'on a vu dans *Love and Human Remains* de Denys Arcand et *Eclipse* de Jeremy Podeswa, confirme une fois de plus, dans le rôle de Bilodeau adolescent, sa solidité et son assurance d'interprète, qui le propulsent à l'avant-plan des comédiens de l'avenir. La distribution joue avec suffisamment d'incertitude et d'hésitations pour rendre crédible et touchante la performance à laquelle on peut s'attendre de comédiens non-professionnels (puisque la pièce est montée par des prisonniers, ne l'oublions pas). On peut quand même être initialement tenté de formuler quelques reproches à l'endroit du casting. Le spectateur attentif peut en effet demeurer incrédule devant le personnage de Simon Doucet, joué à l'âge adolescent par Jason Cadieux et à l'âge adulte par Aubert Pallascio. L'apparence et la charpente générale du physique du premier font en sorte qu'on accepte difficilement Pallascio en prolongement adulte de ce personnage: les traits, l'ossature, les lèvres, bref, les traces d'une jeunesse placée sous le signe d'une beauté irrésistible n'y sont tout simplement pas. Voilà cependant une perception erronée, qui constitue en fait un hommage à l'envoûtement qui se dégage de *Lilies*. Car Cadieux *n'est pas* Simon à un plus jeune âge, mais bel et bien sa représentation, sa recreation par un ami du vieux Simon, incarcéré en prison comme lui. Telle est la force évocatrice du film de Greyson, qui fusionne habilement trois univers parallèles peuplés d'hommes (un collègue pour garçons, le clergé et une prison) et propices à l'éclosion du désir homosexuel.

Enfin, *Lilies* marque un énorme pas vers la maturité pour John Greyson. Abandonnant la folie contagieuse, l'énergie débridée et mal contrôlée qui caractérisaient *Zero Patience*, au profit d'une approche plus sage, maîtrisée et complexe, il convainc sans ambages les sceptiques, dont j'étais, qu'il possède tout le talent nécessaire pour devenir un des premiers cinéastes ouvertement gays au Canada, capable de rejoindre et de captiver un vaste auditoire, tout en demeurant intègre et, espérons-le, provocateur. Vivement un prochain long métrage, scénarisé cette fois par l'esprit imaginatif et conquérant de Greyson.

Alain Dubeau

Michel Marc Bouchard À propos de *Lilies*, de John Greyson

(propos recueillis par Élie Castiel)

Sur l'adaptation

Comme j'avais déjà vécu au théâtre une belle histoire d'amour avec «Les Feluettes», j'ai trouvé intéressant de relever le défi en transposant la pièce à l'écran. Et comme je me sentais en terrain de connaissance, je n'ai pas trouvé trop de difficultés dans cette première aventure dans le domaine de la scénarisation cinématographique. Je maîtrisais à fond toute la ligne émotive ou la ligne directrice de la représentation. Le reste était tout simplement d'arriver à m'entendre avec le réalisateur.

Ellipses

Pour les besoins du scénario, la pièce a été amputée d'environ la moitié. Certains personnages ont dû être réduits parce qu'il fallait absolument donner un point de vue au récit. Au théâtre, il y a, en général, un seul plan, mais la complexité des relations humaines fait en sorte que des sous-plans se créent sans qu'on s'en rende toujours compte. Au cinéma, par contre, on doit choisir. On ne peut pas tout montrer.

La langue de départ

Durant le processus de création, le passage d'une langue (le français) à l'autre (l'anglais) a été une des complications supplémentaires, une espèce de barrière linguistique. Mais au Québec, aucun réalisateur ne s'est intéressé au projet. Il y a eu deux propositions du Canada anglais, et j'ai choisi celle de John Greyson parce que je trouvais qu'elle respectait davantage l'originalité du texte. Il est évident que j'aurais voulu entendre ma propre écriture. De plus, John a des idées bien arrêtées sur l'homosexualité et sur le mouvement gay. J'ai trouvé intéressant de travailler avec un cinéaste qui a un point de vue. Évidemment, au début, nous étions deux planètes bien distinctes. John Greyson manifestait sa vision politique et formaliste, alors que je faisais transparaître mes affinités romantiques. Il a fallu que nos deux univers se rejoignent, une des choses les plus complexes à laquelle s'est ajoutée le problème de la langue.

Terrain d'entente

Au départ, nous avons établi des critères. Je tenais à ce qu'on évite le côté *freak show* avec cette adaptation. Et comme j'ai eu la chance d'écrire le scénario de ma propre pièce, ça m'a permis de tenir la barre au niveau de plusieurs choix. Par exemple, John avait pensé ajouter des éléments actuels, chose à laquelle je me suis opposé. Le défi était trop important pour l'escamoter avec des anachronismes. Le cinéma de John Greyson prend beaucoup de libertés. On a pu le constater dans *Urinal* et *Zero Patience*. Dans *Lilies*, certaines audaces ont porté fruit, d'autres ont dû être éliminées. Notre intention n'était pas de faire une captation littérale de la pièce. Au contraire, d'un commun accord, nous avons décidé de tenir un discours qui puisse rejoindre la sensibilité des spectateurs.